

Poésie à saveur humaniste

Denise Boucher, *À coeur de jour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 92 p., 10 \$.

Gabrielle Poulin, *Mon père aussi était horloger*, Sudbury, Prise de Parole, 1996, 144 p., 15 \$.

Herménégilde Chiasson, *Miniatures*, Moncton, Perce-Neige, 1996, 128 p., 12,95 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38905ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1996). Compte rendu de [Poésie à saveur humaniste / Denise Boucher, *À coeur de jour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 92 p., 10 \$. / Gabrielle Poulin, *Mon père aussi était horloger*, Sudbury, Prise de Parole, 1996, 144 p., 15 \$. / Herménégilde Chiasson, *Miniatures*, Moncton, Perce-Neige, 1996, 128 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 33–34.

Denise Boucher, *À cœur de jour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 92 p., 10 \$.
 Gabrielle Poulin, *Mon père aussi était horloger*, Sudbury, Prise de Parole, 1996, 144 p., 15 \$.
 Herménégilde Chiasson, *Miniatures*, Moncton, Perce-Neige, 1996, 128 p., 12,95 \$.

Poésie à saveur humaniste

Loin de la relative froideur contemporaine, voici que souffle un peu d'humanisme sur la poésie.



POÉSIE
 Jocelyne Félix

DENISE BOUCHER ET GABRIELLE POULIN ont un style propre qui nous sort de l'ennui intelligent et raffiné dans lequel la poésie contemporaine s'enlise et s'endort parfois. C'est moins la nouveauté du style que l'humanité dont il est pourvu qui nous capte en plusieurs pages de leurs recueils. Plus pessimiste, Herménégilde Chiasson évoque dans *Miniatures* notre époque de vulnérabilité extrême, d'individualisme féroce quand la fibre des solidarités collectives se dissout à vue d'œil.



Denise Boucher

Le temps et l'autre

Ne cherchez ni méandre ni sinuosité à la poésie de Denise Boucher : son tracé, comme le cinéma aux beaux jours du direct, lie la création à la réalité la plus immédiate. Dans *À cœur de jour* comme dans *Grandeur nature*, son recueil précédent, le poème suit la petite vie d'une kyrielle de personnages captés sur le vif. Sur fond d'éclairages naturels, il y a ici comme une abondance retrouvée, avec des émotions et de l'humour, et qui produit quelque chose de vrai, de pétillant et de jubilatoire.

D'abord centrés sur l'amoureux absent ou présent dans les trois premières parties, des espaces clairs, espaces existentiels ou existences spatiales, s'ouvrent au fil des trois dernières sur le « dehors », théâtre privilégié d'ouverture du temps à l'autre pour Boucher. Là se mêlent et se côtoient tradition et modernité à travers les rencontres

de parents et d'amis d'origines diverses. La narratrice est l'élément unificateur des poèmes, elle qui ne tient pas en place, comme les vers qui ont la bougeotte et qui se relaient approximativement aux trois mots, érigeant des colonnes étriquées sur la page. L'itinéraire, surtout montréalais, englobe la vie quotidienne, la convivialité, l'activité commerciale de quartiers typiques, etc. Une distance vécue relie la narratrice aux choses qui comptent — scènes de jardin, de table, idylles, voyages, parents et amis — et s'exprime dans le sensible d'un laisser-être.

Cette extériorité qui déborde mesure à chaque moment l'ampleur d'une vie, mesure la solidarité de la femme et du monde, motif qu'expose la dernière partie du livre intitulée « Au bout du compte ». En revanche, la finale tourmentée dédiée au poète Serge Legagneur traite de la violence qui réduit l'autre quand elle le conduit dans la démagogie. Quel poète d'ailleurs pouvait mieux les recevoir que l'auteur des *Textes en croix* ?



Gabrielle Poulin

Enfin, malgré un moindre raffinement du vers (si l'on compare le recueil à *Grandeur nature*), Boucher bouscule à nouveau les normes poétiques de notre fin de siècle en s'alimentant au monde extérieur plutôt qu'exclusivement au miroir très personnel de l'artiste, et en choisissant d'atteindre l'universel à partir de sources locales, mais vivantes.

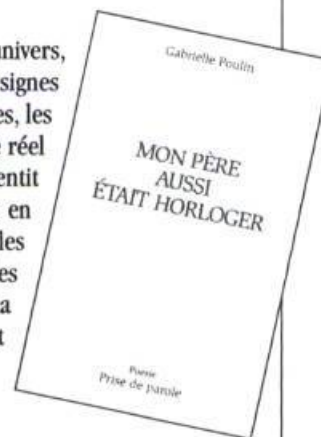
Plaisirs simples

Fidèle à elle-même, à ses formes, à son univers, Gabrielle Poulin conjugue intelligence et jeu de signes avec un petit faible pour les solutions imaginaires, les bribes de chansons et de comptines. Elle suit le réel et le traduit humainement. La nature retentit d'échos ontologiques. Les êtres se répondent en imitant des voix élémentaires. Yeux levés vers les hauteurs, sa poésie fait graviter la « chaîne des désirs / autour de l'image » (p. 43) dans la fusion heureuse des éléments, avec un penchant pour l'air et l'eau, l'oiseau et la plage :

*Il faut si peu de chose
 la lumière le feu
 un peu de terre de l'eau
 un morceau de pain une feuille blanche
 l'encrier (p. 13)*

Mon père aussi était horloger livre donc un chant du monde plein de pureté qui réconcilie la nature, la vie et le rêve, accordant à la fonction poétique la suprématie sur la fonction référentielle. Pas très éloigné de *Petites fugues pour une saison sèche*, même si l'évolution n'est pas niable dans les thèmes comme dans la forme, là en prose, ici versifiée, *Mon père aussi était horloger* tend vers une unité moins éclatée. Soucieuse d'amplifier la construction, de soumettre l'ensemble à un ordre, Poulin articule les poèmes du recueil autour de l'idée du temps. Ainsi, après l'« invitoire » de la première partie évoquant la poésie, elle nous fait pénétrer, dès la deuxième, dans une atmosphère de nuit qui reviendra à la dernière après nous avoir fait traverser successivement l'aube, les matines, le midi, la « bonne heure », la « malheure » et les complies, en somme l'horloge où « à petits coups / de silence / la vie / scande // son retrait » (p. 22).

Dénué de folie, bien loin de la fuite folle, le temps se recommence dans les herbes, les roulades des oiseaux ou le clapotement des rivages.



Le rythme cyclique peut bien donner l'illusion que l'on possède d'un coup, tout entier, le temps et la vie en tenant le livre qui les enferme, mais la poète voit à ce que tout s'évapore à la dernière page : l'ombre, le jour, le seuil, la nuit. Gabrielle Poulin est une incurable perfectionniste et, si elle n'évite pas toujours le mensonge du joli, entre le premier sens et le sens emporté la poésie domine. Elle est certainement l'une des plus intéressantes poètes franco-ontariennes actuelles avec Cécile Cloutier et Andrée Lacelle.

La mémoire en miettes

Dans sa poésie, Herménégilde Chiasson déplie l'Histoire pour y introduire sa durée. En ce sens, quête d'identité, imagination politique et imagination poétique s'entrecroisent. Dans *Miniatures*, son dernier recueil, le langage semble le dernier refuge de la nationalité tant la valeur nationale semble ailleurs bâillonnée. Cet univers est effleuré par le destin et le possible du peuple acadien, dont l'épisode historique du Grand Dérangement n'est pas sans trouver des résonances dans les grandes migrations du monde actuel miné par les guerres. Cela pourrait être pour le poète une manière détournée de mettre en lumière les problèmes du présent, mais l'affirmation acharnée d'un subjectivisme bien moderne domine sa poésie et constitue sans doute pour lui un contrepoids au nationalisme étroit.

Le poète, dans *Miniatures*, à travers une collection d'objets, rouvre le temps en se replaçant à un moment où celui-ci comportait encore un horizon d'avenir — enfance, temps de l'amour, temps des combats politiques des années soixante-dix. Ces années correspondent à ce moment de la veille où « il y avait encore à redire sur ce qui n'était

encore qu'un faible indice de la racine du mal » (p. 21), alors que l'équation du rêve pouvait encore se construire.

Dans ce travail de décomposition et de recomposition du vécu à la faveur de soixante objets retrouvés (comme le temps proustien) pour autant de textes, les jeux de la mémoire expriment un effort pour comprendre la faillite des grandes espérances d'un intellectuel acadien. Nous n'y retrouvons pas l'unité d'une vie, car la dispersion agit et le poète ne peut que donner un portrait fictif de lui-même — à la troisième personne — en homme impuissant qui a perdu ses accents conquérants.

Ses amis savent. Surtout depuis qu'ils connaissent l'étendue de sa résignation. Personne n'a réussi à trouver. Dans le doute il a refait sa vie. Son monde en sera la preuve accablante. La certitude perdue. (p. 43)



Herménégilde Chiasson

Ce journal présenté un peu pêle-mêle dominé par la négativité reflète les hantises qui déchirent le poète ainsi que sa conscience de la précarité d'un peuple. C'est donc sa propre paralysie, sa propre prison que le poète nous décrit à travers la déchirure et l'éparpillement. Dans l'extraordinaire rétrécissement des possibles historiques, le ressassement de la plainte, la banalité des instants, la banalité du style — qui contraste avec le magnifique lyrisme du recueil *Vous* — nous exaspèrent parfois. Mais comment ne pas reconnaître l'immense talent qu'a Chiasson de jouer sans cesse sur l'ambiguïté des métaphores politiques ? En ce sens, le livre ne déçoit pas.

Lettres québécoises

LA COLLECTION COMPLÈTE

AVIS AUX COLLECTIONNEURS, UNE OCCASION À NE PAS RATER !

80 numéros

(sauf les numéros 1 et 3 en photocopies)

Payez moins cher que le prix fixé par numéro !

Prix incroyable

Canada • 150 \$
États-Unis • 225 \$
Étranger • 250 \$

(Frais de port et manutention et taxes compris)

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

tél.: _____

Ci-joint : chèque

mandat postal

MasterCard

Visa

No _____

exp _____

Signature _____

Retourner à : Lettres québécoises, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
tél.: (514) 525-9518 • téléc.: (514) 525-7537